

de « mérovingienne », de « wisigothique » et de « lombardique » selon qu'on la rencontre en France, en Espagne ou en Italie, et qui, en Afrique du Nord, aurait été tout aussi abusivement appelée « écriture vandale » si l'on avait découvert, plus tôt qu'on ne l'a fait, les « tablettes Albertini ». Elle était pratiquée dans la chancellerie du préfet d'Égypte au v^e siècle comme dans celles des rois barbares installés en Occident, et les actes originaux de ces princes ont perpétué la forme des actes, non pas de l'empereur, comme le croyait Giry, mais des dignitaires de l'empire. C'est ce que montre d'une manière particulièrement manifeste un grand fragment de papyrus, conservé à Genève depuis le xvii^e siècle, qui avait été mal lu, puis complètement oublié par la paléographie comme par la diplomatique de 1805 à 1952 : par sa forme externe, il prend place, si l'on ose dire, en tête des actes originaux des rois mérovingiens, et c'est un acte original d'un « comes sacri stabuli » dont le destinataire est un « vir clarissimus » (*Le Papyrus Butini*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Travaux et documents*, XIV, Genève, 1952, p. 283-288, avec planche).

M^{me} LAMY-LASSALLE, a. c. n., étudie ensuite une collection d'enseignes de pèlerinage au Musée des Arts décoratifs de Lyon (pl. XXVI).

« Poursuivant nos recherches sur les enseignes de pèlerinage, nous signalons une collection conservée au Musée lyonnais des Arts décoratifs qui paraît n'avoir fait l'objet d'aucune étude.

« Cet ensemble nous a été indiqué par M. Tricou, de Lyon, et a été très aimablement mis à notre disposition par M. de Micheaux, le conservateur, qui a bien voulu nous autoriser à en faire prendre des clichés.

« Malheureusement, aucune trace de la collection ne figure dans les inventaires du Musée et nous n'avons d'indication ni sur la provenance ni sur la date d'entrée de ces plombs.

« M. de Micheaux pense qu'ils ont été sans doute acquis dans le commerce, car certains plombs étaient cousus sur des cartes de visite portant le nom d'un antiquaire parisien du nom de Bacri. Les renseignements pris auprès de M. Bacri, dont la maison de commerce existe toujours, n'ont donné aucun résultat.

« Rappelons pour mémoire le fait suivant cité par Alfred

Danicourt¹ : « MM. Rollin et Feuarent possédaient en 1886 « une collection de plus de six cents pièces ou objets de plomb « ou d'étain recueillis pendant de longues années dans les « dragages de la Seine. » Nous avons déjà envisagé des liens entre cette collection fantôme, les plombs du Musée de Rouen et ceux de M^{me} Bossard². Rien ne nous permet encore d'« éclairer notre lanterne » et il est probable que si M. Feuarent, le marchand bien connu, avait vendu des pièces au Musée de Lyon, il en resterait trace dans les inventaires.

« Il nous a fallu pourtant tenter d'identifier les différentes figures de cet ensemble. Ce fut un jeu pour grand nombre d'entre elles, très semblables à des plombs recueillis dans la Seine et déjà publiés³.

« M. Tricou, si savant dans ce domaine, pense qu'il faut écarter l'idée d'une origine lyonnaise. Ces enseignes n'ont pas été trouvées dans la région, où les saints vénérés sont d'une tout autre famille⁴.

« Que représentent la plupart de ces plombs? Nous avons pu identifier avec une quasi-certitude les saints Christophe, Éloi, Eustache, Georges, Jean-Baptiste, Julien l'Hospitaller, Léonard, Mathurin de Larchant, Maur-des-Fossés, Michel, Nicolas, Pierre et Paul, et les saintes Barbe et Catherine. C'est avec prudence que nous avançons les noms de saint Quentin et de sainte Geneviève.

« Il reste environ une dizaine d'enseignes encore innommées. Nos recherches continuent en ce domaine et nous ne perdons pas l'espoir de présenter un jour une collection entièrement identifiée.

« L'enseigne de saint Christophe et celle de saint Éloi ne présentent pas de caractère particulier et ont déjà fait l'objet de publications. Il n'en est pas de même de saint Eustache.

1. A. Danicourt, *Sur les enseignes et médailles d'étain ou de plomb trouvées en Picardie*, Abbeville, 1886, p. 5.

2. C. Lamy-Lassalle, *Recherches sur un ensemble de plombs trouvés dans la Seine*, dans *Revue des Sociétés savantes de Haute-Normandie*, n° 49, 1968, p. 7.

3. A. Forgeais, *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine*, Paris, 1863, t. II et IV; C. Lamy-Lassalle, *Quelques enseignes de pèlerinage*, dans ce *Bulletin*, 1967, p. 283.

4. J. Tricou, *Médailles, méreaux, jetons de confréries lyonnaises*, dans *Revue numismatique*, 1952, p. 205-228, et 1953, p. 107-125.

Si deux enseignes rappellent celles de la collection Bossard, il en est une qui présente un caractère tout à fait particulier (pl. XXVII, 1). Elle se compose de deux parties : au bas, on distingue très bien le saint, agenouillé devant le cerf et qui voit briller entre ses cornes une grande croix avec l'image du Seigneur. Cet épisode du cerf se retrouve dans six légendes de saints¹. Sur la partie haute de l'enseigne, bien que fort endommagée, on devine Eustache dont on ne voit plus que les pieds. C'est là une image qui nous est familière : il est partagé entre le désir de sauver l'un puis l'autre de ses fils, respectivement enlevés par un lion et par un loup. Bien qu'il s'agisse d'un art de tradition populaire, la scène est disposée très exactement comme sur des sculptures de grande qualité. Nous pensons à celle du célèbre linteau de la chapelle du château d'Amboise et à la vision de saint Hubert. Nous n'avons encore retrouvé nulle part d'autre exemplaire de cette riche enseigne qui porte à sa partie supérieure trois fleurs de lis.

« L'évocation de saint Georges rappelle des figures déjà bien connues sur lesquelles nous ne reviendrons pas², de même que celle de saint Jean-Baptiste. L'image de saint Julien l'Hospitalier retiendra toute notre attention (pl. XXVII, 2). Deux enseignes représentent ce saint que nous avons pu identifier avec certitude, grâce à la paléographie, puisque l'on peut, sur l'une d'elles, distinguer encore les mots « JULIANI LINTER ». La légende qu'a illustrée Gustave Flaubert doit être rapidement évoquée : un cerf prédit à Julien (cet Œdipe chrétien) qu'il sera le meurtrier de son père et de sa mère. Pour que cette prédiction ne se réalise pas, il décide de s'expatrier. Mais ses parents le recherchent au loin et la femme de Julien qui va les recevoir en l'absence de son mari les fait coucher dans son propre lit. Quand le mari revient, il croit voir sa femme dans les bras d'un homme et les tue tous les deux. Pour expier ce crime, il va aider les pèlerins en difficulté au bord d'une rivière et se faire passeur. Un jour, un étranger

1. *Vies des saints et des bienheureux* par les Bénédictins de Paris, t. IX, septembre, p. 416.

2. V. Gay, *Glossaire archéologique du Moyen Age et de la Renaissance*, Paris, 1887, t. I, p. 634.

à demi mort de froid a recours à lui et Julien le soigne avec un soin infini. Tout à coup, cet homme se transforme en un ange éclatant de lumière et au nom du Seigneur pardonne à Julien son crime. Sur l'enseigne, on voit très bien les deux passeurs, Julien et sa femme, très occupés à faire avancer la barque alors que le grand personnage qui évoque le Seigneur bénit le couple et le remercie de son œuvre charitable. Cette légende est racontée dans la Légende dorée, mais pour Baudoin de Gaiffier rien ne permet de localiser l'endroit où travaillait Julien et où le Christ lui est apparu¹. On trouve cette scène sur une sculpture de Saint-Julien de la Liègue, dans l'Eure, et, plus près de nous, sur une maison du 42, rue Galande, à Paris, près de Saint-Julien-le-Pauvre² : le Christ porte une cliquette, ayant pris pour éprouver Julien l'aspect d'un lépreux.

« Les enseignes de Saint-Mathurin de Larchant et de Saint-Maur-des-Fossés ont été très facilement identifiées grâce aux descriptions de Forgeais qui a trouvé dans la Seine des images semblables.

« L'archange Michel nous arrêtera plus longuement, car la collection lyonnaise en possède de nombreuses figures. La plupart ont déjà fait l'objet d'une étude³. Trois d'entre elles doivent cependant être signalées. Celle où l'archange, dans un cercle parfait, est entouré d'une inscription. Elle a déjà été reproduite par Corroyer¹. Mais il n'avait trouvé qu'un morceau de cette pièce que nous connaissons maintenant dans son ensemble. Un fragment d'une enseigne de plus grande dimension n'est que la partie haute de l'ouvrage et l'on distingue fort bien le modelé, très achevé, de la figure de Michel. C'est une œuvre d'un caractère assez particulier, d'un très

1. B. de Gaiffier, *La légende de saint Julien l'Hospitalier*, dans *Analecta Bollandiana*, 1945, p. 146.

2. M. Baudot, *Saint-Julien de la Liègue*, dans *Nouvelles de l'Eure*, 1959, n° 1, pl. 38; P. Perdrizet, *Le calendrier parisien à la fin du Moyen Age*, fig. 9, p. 152.

3. C. Lamy-Lassalle, *Enseignes de pèlerinage du Mont-Saint-Michel*, dans *Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel*, t. III; E. Corroyer, *Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et de ses abords*, Paris, 1877, fig. 130, p. 361.

beau style et qui rappelle celui d'œuvres de matière plus riche. La sculpture des cheveux, des ailes, du baudrier, tout indique une pièce de qualité.

« Une autre enseigne du Mont-Saint-Michel forme une sorte de petit cadre rectangulaire entourant une représentation de l'archange combattant (pl. XXVII, 3). Au-dessus se trouve une Vierge à l'Enfant entourée de deux anges, ce qui n'est pas inhabituel. Il s'agit là de pièces remarquables que nous regrettons de n'avoir pu publier dans notre étude consacrée aux enseignes du Mont-Saint-Michel.

« On trouve deux fois saint Nicolas. Chacun d'eux peut être rapproché de celui du British Museum que décrit Spencer¹ et dont le lieu de trouvaille n'est malheureusement pas connu. Nous savons que malgré l'importance des pèlerinages de Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine, saint Nicolas était très vénéré en Normandie.

« Le saint inscrit dans un médaillon et dont la tête est encadrée de deux branches — raisin ou feuillage — pose quelques problèmes. Sous le nom de saint Quentin, M. Haedeke reproduit² deux exemplaires du Kuntsgewerbemuseum de Cologne en tous points comparables. Ils peuvent être rapprochés de celui que décrit Forgeais sous le nom, incertain, de saint Vincent. Nous ne prendrons pas position en ce qui concerne ces différentes attributions.

« Sainte Barbe auprès de sa tour tient la palme de la martyre ou la plume de la virginité³. Comme elle protégeait contre la mort subite, elle était très vénérée en France à la fin du Moyen Age, mais particulièrement dans la région parisienne, en Bretagne et en Normandie.

« De nombreuses images de sainte Catherine, très célébrée à Rouen, ont été trouvées dans la Seine. On les voit au Musée de Rouen, dans la Collection Bossard, et même à

1. B. W. Spencer, *Medieval Pilgrim Badges*, dans *Rotterdam Papers : a Contribution to Medieval Archeology*, Rotterdam, 1968, p. 137-153.

2. U. Haedeke, *Kunstgewerbemuseum des Stadt Köln*; Zinn, Köln, 1968; Forgeais, *op. cit.*, t. IV, p. 171.

3. B. de Gaiffier, *Études critiques d'hagiographie et d'iconologie*, dans *Subsidia Hagiographica*, n° 43, 1967, p. 233-245.

Londres¹. M. Köster², à propos des saints dont les représentations sont gravées sur des cloches, consacre près d'une page à sainte Catherine de Rouen. Il note l'importance de son culte sur le haut de la montagne qui domine Rouen, où ses reliques avaient été apportées vers le XI^e siècle. Ce monastère qui portait le nom de Trinité-du-Mont de Rouen prit alors le nom de Sainte-Catherine-du-Mont de Rouen.

« L'identification de sainte Geneviève ne nous satisfait pas pleinement et demeure une supposition. Dans notre étude sur les enseignes du Musée de Rouen nous avons donné à celle qui porte le n^o 2 le nom de sainte Austreberthe sans toutefois rien affirmer. En comparant cette image avec celle de Lyon (pl. XXVII, 4), nous nous demandons s'il ne s'agirait pas pour l'une et l'autre de sainte Geneviève³. En effet, les analogies sont nombreuses entre les deux : même mouton à gauche de la sainte, même personnage agenouillé à sa droite et même houlette au-dessus de sa main. Sur la partie haute de l'image lyonnaise se trouvent deux autres moutons se faisant vis-à-vis sous une fleur de lis. La paléographie ne nous a été ici d'aucun secours.

« Ainsi la plupart de ces enseignes se rapportent à des pèlerinages situés dans la partie nord de la France. Nous avons déjà mentionné l'importance des cultes rendus aux saints Christophe, Éloi, Eustache, Georges, Jean-Baptiste, Michel, Nicolas, à sainte Catherine et nous n'y reviendrons pas⁴.

« En ce qui concerne Julien l'Hospitalier, rappelons qu'il était le patron des poissonniers. Cette corporation lui a offert la belle verrière du XIV^e siècle qui raconte la vie du saint, au déambulatoire nord de la cathédrale de Rouen. Il

1. C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, t. III : *Le costume*, Paris, 1916, fig. 319; *Sammlung Bossard, Luzern*, II Abteilung, München, Hugo Helbing, 1911. Il s'agit là d'une partie de la collection Bossard qui a été vendue aux enchères à Munich en 1911 et dont nous n'avons pas suivi la trace.

2. K. Köster, *Meister Tilman von Hachenburg. Studien zum Werk eines mittelrheinischen Glockengiessers des 15. Jahrhunderts*, dans *Jahrbuch der Hessischen Kirchengeschichtlichen Vereinigung*, 8 (1957), p. 1-206 (éditée aussi à part).

3. Pour C. Enlart, il s'agissait bien de sainte Geneviève. Depuis cette nouvelle découverte nous avons tendance à admettre de nouveau l'attribution du savant boulonnais.

4. J. de Voragine, *La Légende Dorée*, trad. de T. de Wyzewa, Paris, 1912, p. 116.

était aussi le patron des voyageurs et c'est à ce titre qu'il est représenté, faisant passer le gué au pauvre malheureux qui nous apparaîtra comme un envoyé du Christ. L'endroit où aurait eu lieu cette apparition n'a jamais été très bien défini¹.

« Saint Léonard, bien qu'il soit de Limoges, a connu une grande faveur dans la région parisienne : à Saint-Merry, à Notre-Dame, à Saint-Jean-en-Grève, il était grandement honoré. Les pèlerinages à Saint-Maur-des-Fossés et à Saint-Mathurin de Larchant remonteraient au ix^e et au xi^e siècle. Quant à sainte Geneviève, elle est essentiellement la patronne de Paris.

« Une grande partie de ces objets se rapportent à des pèlerinages de la région parisienne ou de la région normande. C'est la seule chose qui puisse être précisée pour l'instant et qui permet de penser que cette intéressante collection a été trouvée quelque part au nord de la Loire.

« C'est sciemment que, suivant notre habitude, nous n'avons pas essayé de dater ces plombs, l'art populaire étant essentiellement trompeur en ce domaine, Mais il est probable qu'ils ont été tous utilisés entre le xiv^e et le xv^e siècle².

M. MARROU, président, insiste sur l'intérêt des enseignes de pèlerinage du point de vue historique et artistique, et sur la netteté des photographies. M. LAFOND, a. c. n., se demande si la part faite par l'auteur à la Normandie n'est pas trop belle et hésite à reconnaître sur l'une des enseignes l'image de saint Laurent. Dom DUBOIS, m. r., pense que l'on peut en effet élever des doutes sur ce dernier point ; il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un diacre, ni même d'un homme ; peut-être faudrait-il penser à sainte Foy d'Agen. Il insiste sur les difficultés de datation ou de localisation de certains cultes très répandus comme ceux de saint Georges et de sainte Catherine. M. CAROLUS-BARRÉ, m. r., fait préciser par l'auteur le choix du terme *enseigne* plutôt qu'*insigne*.

1. Cf. plus haut, p. 267, n. 1.

2. Nous remercions M. Bréjon de Lavergnée, dom Dubois, le D^r Fournée, M. Giard, M. Tricou de leur aide précieuse. Nous n'oublions pas les savants étrangers tels que M. Brian Spencer du London Museum de Londres, et M. Kurt Köster, de l'Université de Stuttgart, avec qui nous entretenons les meilleures relations épistolaires.